

DOSSIER DE PRESSE

CORPS DE FEMME 2 LE BALLON OVALE

d'après le portrait de joueuses de rugby

un spectacle de Judith Depaule

MABEL OCTOBRE
direction artistique Judith Depaule
codirection Virginie Hammel

20 rue Rouget de Lisle - 93500 PANTIN
contact Virginie Hammel

+ 33 6 13 66 21 33 / + 33 1 41 50 38 10

virginie@mabeloctobre.net / www.mabeloctobre.net



équipe de création

conception, scénographie, mise en scène Judith Depaule

assistanat Maylis Laharie

vidéo Denis Gaubert, Jordane Chouzenoux

animation, compositing Géraldine Cugnière, Emma Tsekas (et l'aide de Anthony Le Saoût)

musique Laurent Dailleau

prise de son, régie Julien Fezans

création lumière Bruno Pocheron

régie lumière Martin Rossi

régie, programmation Olivier Heinry

direction technique Tanguy Nédélec

réalisation décor Samuel Carneiro

travail corporel Tamara Milla-Vigo

figurines rugby Maria Fomina

consultants rugby Fabien Antonelli, Xavier Brunet, Stanislas Dano, Danièle Irazu, Marc-Henry Krugler

avec Aude Schmitter (**rôle créé par** Johanna Korthals Altes)

et la participation à l'image des joueuses et des cadres de l'Athlétic Club Bobigny 93 rugby (Top 10) et du Rugby Club Soisy Andilly Margency 95 (3e division) et de Domitille

production

Mabel Octobre (conventionnée DRAC et Région Ile-de-France)

coproduction Nouveau Théâtre de Montreuil, le Conseil général de la Seine-Saint-Denis dans le cadre du dispositif In Situ - artistes en résidence dans les collèges

avec le soutien de Confluences (résidence de création)

partenaires média Sportiva Infos, Femmes de sport et Télédebout

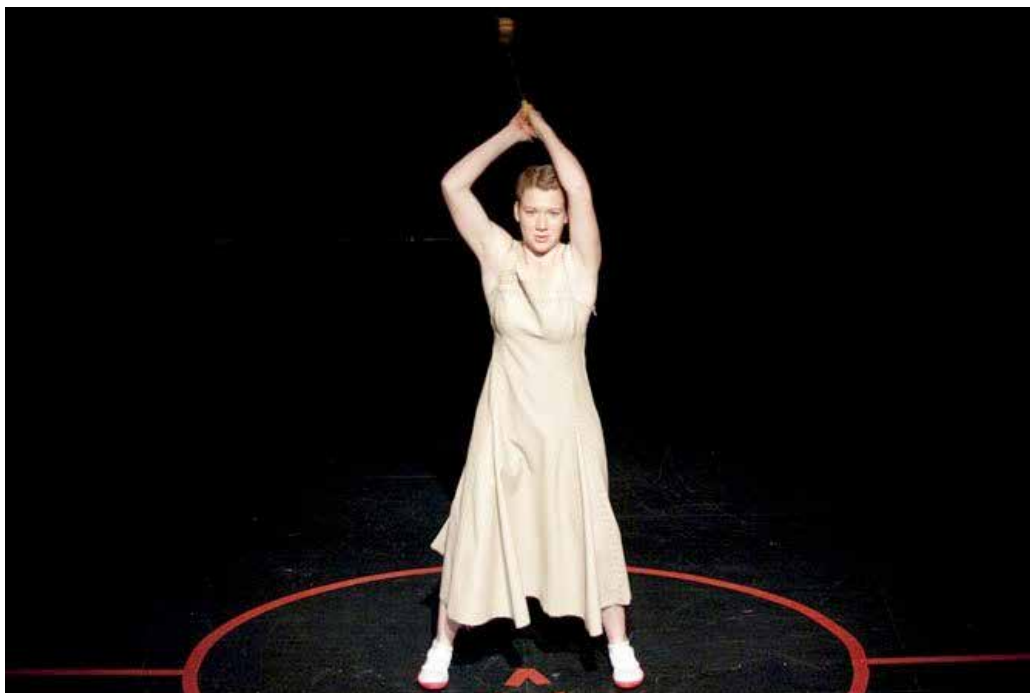
calendrier

- Confluences, Paris (XXe), 14 au 19 septembre 2010, exposition, débats, ateliers, concerts
- Nouveau Théâtre de Montreuil - centre dramatique national (93), 17-23 janvier 2011, débats en partenariat avec l'IEC, ateliers (Dispositif In Situ)
- Université Paris XIII - IUT de Bobigny (93) dans le cadre du colloque « La place des femmes dans le sport en Seine-Saint-Denis », 19 novembre 2011
- théâtre Jean Vilar, Eysines (33), 26 janvier 2012
- théâtre à Châtillon, Châtillon (92), du 17 au 20 janvier 2013
- L'Apostrophe, théâtre des arts - scène nationale, Cergy (95), 2 février 2013
- théâtre de Saint Quentin en Yvelines (78), 22 et 23 mars 2013
- Le Grand R - scène nationale de la Roche sur Yon (85), 28, 29 et 30 mars 2013
- théâtre Saint Gervais, Genève, Suisse, les 14 et 15 mai 2014

Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines / conception et mes Judith Depaule

Corps de femme

Après *Vous en rêvez (Youri l'a fait)* en 2008 et *Même pas morte* en 2010, la metteuse en scène Judith Depaule revient à la Scène nationale de Saint-Quentin-en-Yvelines avec deux créations de la série *Corps de femme*.



Crédit : Eric Garault Légende : Le Marteau, l'une des créations de la série *Corps de femme*.

Fondé en 2001 en Seine-Saint-Denis, le collectif d'artistes multidisciplinaires Mabel Octobre crée des œuvres qui interrogent « des zones de non-existence », qui mettent en œuvre « un travail de mémoire et de réhabilitation ». Directrice artistique de cette compagnie, la metteuse en scène Judith Depaule présente *Le Marteau* et *Le Ballon ovale* au Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines : deux volets du quadriptyque *Corps de femme* qui explore, « à travers des portraits de sportives qui s'adonnent à des sports considérés comme physiques et masculins », les critères de féminité. Entre confessions théâtralisées et projections de documentaires filmés, ces deux créations éclairent les parcours de la Polonaise Kamila Skolimovska (première championne olympique du lancer de marteau féminin, en 2000), et des joueuses des équipes de rugby de Bobigny et de Soisy-sous-Montmorency. Deux façons de creuser « la question du genre et de la sexuation de nos comportements ».

Manuel Piolat Soleymat

LIEN : <http://www.journal-laterrasse.fr/corps-de-femme-theatre-de-saint-quentin-en-yvelines-judith-depaule/>

Marteau, haltères, rugby : Judith Depaule met en scène des sportives



Marteau, rugby, haltérophilie, ce ne sont pas des sports que la vox populi considère comme naturellement féminins. C'est ce douteux « naturellement » que Judith Depaule interroge à travers les corps et les témoignages vidéo de sportives de haut niveau et de trois actrices (une par discipline), dans trois compositions scéniques très performantes.

Trois spectacles qui peuvent être vus séparément ou, encore mieux, en continuité.

La lanceuse de marteau polonaise

C'est la Polonaise Kamila Skolimowska, championne olympique de marteau à 17 ans et demi, qui va le plus loin dans la contestation du « naturellement ». Elle est persuadée qu'un jour viendra où les femmes dépasseront les hommes. Et dans tous les domaines.

Excepté le poids de la boule métallique (4 kg contre 7,25 kg pour les hommes), rien ne diffère le marteau féminin de sa version masculine. Ni l'aire de lancement, ni la vitesse d'exécution, ni l'entraînement. Et pourtant, ce sport féminin n'a été homologué qu'en 2000 pour les jeux de Sydney. La sportive polonaise raconte comment elle vivait dans l'attente de voir ce sport enfin reconnu comme discipline olympique pour pouvoir participer aux J.O.

Filmée en plongée, une jeune fille espiègle fait l'inventaire historique des idées reçues sur le sport au féminin, qui apparaissent aussi ridicules aujourd'hui que les propos des adversaires du Pacs, et comme seront ridicules dans quelques années les propos actuels contre le mariage homo.

Ainsi, Pierre de Coubertin, l'âme des J.O modernes, pensait, nous dit-elle, que le rôle des femmes dans un stade olympique devait se limiter à couronner les vainqueurs. A quand un match de foot américain féminin avec des hommes en pom-pom boys ?

Performances et tests de féminité

Si l'écran vidéo et les deux moniteurs télé de chaque côté sont plus ou moins communs aux trois spectacles

(restitution d'images d'entraînement et travail filmique autour des sportives), il en va tout autrement de l'espace du jeu et du look de l'actrice.

Ici, un tracé au sol reproduit l'angle de lancement du marteau, mais l'actrice (Marie de Basquiat) porte une robe longue. Ce qu'elle fait sur le plateau est à la fois comme un prolongement, un contrepoint de la sportive (j'allais écrire « de l'artiste », mais c'est tout comme) et une transfiguration scénique de la complexité gestuelle du lancer de marteau.



« Corps de femme 1 Pologne » (Mabel Octobre)

Via l'actrice, Judith Depaule met l'accent sur la question du genre. Après avoir évoqué les tests de féminité (obligatoires jusqu'en 1999 pour les sportives effectuant des compétitions), l'actrice interroge le public sur le sujet. Une façon pour Judith Depaule de prolonger ce qui fut son interrogation première au seuil de ce travail :

« La question du genre et de la sexuation de nos comportements provoque chez moi un trouble profond. »

Equipes de rugby féminin en France

Tout au long du second spectacle consacré au rugby féminin, l'actrice (Aude Schmitter) effectue un véritable échauffement (abdos, étirements, courses, etc.) sur un sol vert. La configuration est autre et c'est un sport collectif. Les règles du rugby à 15 féminin sont les mêmes que celles de son homologue masculin et se jouent sur le même terrain.

Ce n'est qu'en 1989 que le rugby féminin a été intégré à la Fédération française de rugby. Il y a un championnat, plusieurs divisions ; c'est un sport en pleine progression. Judith Depaule a interviewé quinze joueuses.

Leurs propos sur la camaraderie, la solidarité avec les nouvelles (le jour des premières douches communes par exemple) et l'affirmation de soi sont autrement plus intéressants que les habituels propos d'après match des joueurs mâles.

Très tonique, charpentée, d'une élégante décontraction, on croirait que l'actrice est elle-même une joueuse de l'Athletic club de Bobigny ou du Rugby club de Soisy-Andilly-Margency, les deux clubs auprès desquels Judith Depaule a enquêté.

La championne de l'haltérophilie turque

Le troisième spectacle nous entraîne en Turquie, où l'haltérophile Nurcan Taylan, née en 1985, fut la première sportive turque à avoir décroché une médaille d'or aux J.O. La force est là centrale. Mais cela ne va pas sans endurance, concentration, coordination et technique millimétrée. Le poids de l'athlète n'est pas proportionnel à celui soulevé. On peut être une femme bien foutue et soulever des poids impressionnants.



« Corps de femme 3 Turquie » (Mabel Octobre)

Judith Depaule a eu la bonne idée de confier le rôle non pas à une actrice, mais à une danseuse, Elisa Yvelin. Fine, gracieuse – mais cela ne se voit pas tout de suite, affublée qu'elle est de faux muscles (biceps, mollets, cuisses), de faux seins et de faux abdominaux.

Le langage est ici d'abord celui du corps et les mouvements de la danseuse à l'heure de soulever les poids sont à peine stylisés, mais son allure la déréalise. Le corps ne ment pas, sauf au théâtre. Le corps de l'actrice-danseuse devient un lieu de projection de réseaux musculaires, de flux sanguins ; tout un langage.

A la fin, alors que la partie vidéo se termine sur une vue de la salle d'entraînement vide en Turquie, une surimpression nous apprend que Nurcan Taylan a été suspendue en 2012 pour quatre ans. Dopage.

Cet enchaînement narratif imprévu conduira tout droit au dernier volet de la tétralogie sur le corps féminin, que Judith Depaule veut achever par un voyage dans l'ex-RDA, auprès de sportives victimes de dopages intensifs. Des femmes que le pouvoir politique voulait fortes comme des hommes pour glorifier le régime, des femmes esclaves des hommes.

Jean-Pierre Thibaudat

LIEN : <http://blogs.rue89.com/balagan/2013/01/29/marteau-halteres-rugby-judith-de-paule-met-en-scene-des-sportives-229509>



04.2011



« En jeu, une autre idée du sport »
Ufolep / Usep, mensuel de l'UFOLEP et
l'USEP, n°445



©Eric Garault

je me souviens...
JUDITH DEPAULE

Auteur et metteur en scène, Judith Depaule s'est lancée avec sa compagnie Mabel Octobre dans Corps de femme, une quadrilogie dédiée aux pratiquantes de sports jugés « virils ».

Les deux premiers volets sont consacrés à la première championne olympique du lancer du marteau, récemment décédée, et à une équipe de rugby.

Enfant, j'aimais sauter sur le trampoline du Club Mickey et croire que je pourrais surplomber l'océan. J'affectionnais particulièrement le trapèze qui pendait sur un portant au milieu du grand champ de blé. J'en ai fait quelques années plus tard dans un club de la rue Montorgueil à Paris. J'ai aussi suivi une saison un entraînement de natation à la piscine David d'Angers. Avant j'avais essayé la danse classique. Notre professeur nous plaçait des barres en fer dans le dos pour que nous nous tenions droites en éructant que nous étions : "nulles!!!". Dommage, j'étais plutôt douée et j'aimais le chignon que me faisait ma grand-mère.

Mes premières images de sport à la télévision ont été des images en noir et blanc. J'appréciais entre toutes celles du patinage artistique, celles des lancers me fascinaient. Et puis, j'ai arrêté de regarder. Au Caire dans un des grands cinémas du centre, je suis tombée sur un film de Robert Aldrich introuvable en France, Deux filles au tapis, avec Peter Falk dans le rôle de l'entraîneur. Autour de moi un public exclusivement masculin la même

émotion que si les catcheuses se donnaient en spectacle devant eux.

J'ai été invitée aux championnats d'athlétisme turcs à Izmir. Je n'avais jamais mis les pieds dans un stade. Il y avait autant de spectateurs que d'athlètes et pourtant je n'ai rien vu. J'ai compris combien ma perception du sport était conditionnée par le petit écran. À la Coupe du monde de rugby féminin à Londres, mon sentiment s'est confirmé quand, après avoir assisté au match France-Écosse sur le bord du terrain, c'est derrière les écrans de la cafétéria de l'organisation que j'ai suivi la rencontre, sublimée par dix caméras et un mixage en direct. Je me souviens aussi que je répétais un spectacle sur l'affaire des disparus du Beach du Congo-Brazzaville, quand un sentiment morbide s'est mis à m'envahir insidieusement. Tard le soir, le téléphone a sonné et une voix a énoncé que Kamila Skolimowska était morte. La première championne olympique du lancer de marteau féminin venait de mourir à 26 ans des suites d'une embolie pulmonaire. Je lui avais consacré mon Corps de femme numéro 1....

LA RENCONTRE

SPORTS VIRILS AU FÉMININ

Jean-Louis Aragon

En 2012, la boxe et le rugby à sept féminin feront leur apparition aux JO de Londres. Qu'est-ce qui pousse les femmes à pratiquer un sport d'homme ? Réponses avec une metteuse en scène et trois sportives de haut niveau.



A l'entraînement. La comédienne Johanna Korthals Altes (en rouge) et la metteuse en scène Judith Depaule répètent la pièce *Le Ballon ovale* au Nouveau Théâtre de Montreuil.



J'ai toujours eu un problème avec la définition de la féminité. Je trouve que c'est une notion absurde », affirme Judith Depaule, qui met en scène *Corps de femme*. Une tétralogie conçue autour du sport, entamée en 2008 et dont les deux premiers volets ont été donnés en janvier au Nouveau Théâtre de Montreuil (Seine-Saint-Denis).

Pour Judith Depaule, le sport reste un révélateur des inégalités entre femmes et hommes, et des questions du genre et de la sexuation. « *Ma façon de répondre est que la féminité n'est pas une valeur absolue : le corps féminin peut avoir toutes les formes possibles. A travers mes pièces, en donnant des pistes et des arguments, je demande à chaque spectateur de s'interroger sur ces notions. J'ai envie qu'en sortant, il ne soit plus assis sur ses certitudes. Je cherche à ébranler les stéréotypes, que l'on ne se dise plus qu'il y a des sports réservés aux hommes et d'autres aux femmes, qu'il y aurait donc des attitudes féminines et d'autres masculines, mais qu'au contraire tout est possible.* »

La première partie de *Corps de femme*, *Le Marteau*, est consacrée à la Polonaise Kamila Skolimowska, première femme dans l'histoire de cette discipline à avoir remporté une médaille d'or olympique. C'était aux Jeux de Sydney, en 2000 : ce sport de lancer venait d'être homologué pour les femmes. Dans la pièce, il est notamment question des tests de féminité imposés aux femmes athlètes.

Le deuxième volet, *Le Ballon ovale*, a été créé autour des joueuses de deux équipes de rugby, celle de Bobigny (Seine-Saint-Denis), qui joue dans le Top 10, la première division, et celle de Soisy (Val-d'Oise), qui évolue en troisième division. « *On trouve* ➔

dans le rugby un esprit particulier, celui d'une communauté, d'une famille qui ne forme dans le jeu qu'un seul corps, alors qu'en athlétisme, les sportifs sont seuls face à eux-mêmes, explique Judith Depaule. Dans le mar-teau, la question de la féminité est envisagée individuellement alors que dans le rugby, elle est partagée par une équipe. En rencontrant les joueuses, en les voyant à l'entraînement ou au cours de matchs, il m'est apparu que le rugby est un endroit où le genre disparaît. »

BOUSCULER LES PRÉJUGÉS

En tenue de rugby, short et crampons, seule sur scène mais accompagnée d'un ballon dont elle joue, la comédienne Johanna Korthals Altes porte la parole des joueuses tout en restituant leur gestuelle. Ses mouvements correspondent aux différents postes qu'elles occupent dans leur équipe et aux actions de jeu qui leur sont familières. Derrière elle, sur un grand écran,

sont projetées des images de joueuses de tous les gabarits, filmées en gros plan, muettes mais le regard fixé sur les spectateurs, ou en situation de jeu.

La pièce débute par une séance d'entraînement dans laquelle la comédienne joue tour à tour le rôle de l'entraîneur et celui d'une joueuse effectuant les exercices demandés. Après cet échauffement, on entre dans le vif du sujet : « *On est femmes dans le rugby mais, même si on est des femmes, on n'est pas des chochottes.* » Le contraste entre la performance physique de la comédienne et le mutisme et l'immobilité des femmes filmées est saisissant. Cela crée à la fois un rapprochement avec la scène et une distance avec les joueuses. Leurs propos n'en sont que plus touchants, tout autant sur le plan intellectuel qu'émotif.

On les entend déclarer : « *J'adore faire mal, mais faire mal dans le jeu / Je n'ai pas peur de prendre des coups / C'est un sport de brutes / Tu peux parler de*

à lire

Je me bats dans la vie comme sur le ring, d'Anne-Sophie Mathis, Editions Anne Carrière, 2010, 250 p., 18 €.

à voir

Corps de femme Les représentations des spectacles mis en scène par Judith Depaule sont annoncées sur le site de la compagnie Mabel
Octobre : www.mabeloctobre.net

jouissance / Je maîtrise la douleur / Je suis fragile / Je fabrique de l'acide lactique / J'ai des bras de démenageuse / Je suis sensuelle / Je suis couverte de bleus après un match / Je me traîne dans la boue / Je suis naturelle / Je bois de la bière / Je rote / Je suis douce / Le rugby, c'est une façon d'aimer son corps et sa féminité. » Des phrases banales et percutantes,



ANNE-SOPHIE MATHIS, 33 ANS Quadruple championne du monde de boxe (super-légers)

« Excusez-moi d'être une femme, lance sèchement Anne-Sophie Mathis. Ben oui, je suis un peu énervée, j'ai eu mes règles ce matin et je n'avais même pas envie de monter sur le ring aujourd'hui. » Ce 4 décembre 2010, elle vient pourtant de remporter une victoire éclatante contre l'Anglaise Angel McKenzie. La boxeuse lorraine remonte sur le ring après deux ans d'absence pour cause de hernie discale. Son palmarès est impressionnant : quadruple championne du monde des super-légers (63 kg), pour les quatre fédérations les plus importantes. Pourtant, qui la connaît ? « Les journalistes disent que les combats féminins n'intéressent personne, mais ce sont eux qui ne veulent pas en parler, affirme-t-elle. Ça ne se passerait pas comme ça avec un homme. Il y a un côté injuste. Mais c'est à nous de convaincre les médias de nous suivre, de leur montrer qu'on peut faire aussi bien que les hommes. Faire accepter que les femmes boxent, ce n'est pas évident face à tous ces hommes machos. Mais pourquoi est-ce qu'on ne voudrait pas que la femme fasse de la boxe sous prétexte que c'est violent ? »

douces ou provocantes qui bousculent le spectateur comme s'il participait lui-même à un match de rugby. Ses préjugés prennent de sacrés coups, les stéréotypes sont violemment démolis et il finit par admettre cette défaite comme bienvenue, lessivé mais un peu plus léger.

Judith Depaule a pour habitude d'accompagner les représentations de ses pièces par des débats et des tables rondes, comme c'était le cas au mois de janvier au Nouveau Théâtre de Montreuil (Seine-Saint-Denis), en partenariat avec l'Institut Emilie du Châtelet, centre de recherche sur les femmes, le sexe et le genre. La démarche de la metteuse en scène est politique : « *Le théâtre est encore un endroit où on peut dire les choses, alors profitons-en. C'est bien de faire des ponts entre art et science, art et sport, de décroquer, parce qu'au bout du compte il s'agit là d'un fait de société. C'est une manière de prolonger le geste artistique de façon sociale en associant*

JUDITH DEPAULE

Le théâtre pratiqué comme un sport de combat

Comédienne, auteure et metteuse en scène, Judith Depaule a fondé Mabel Octobre en 2001, une compagnie avec laquelle elle a créé une dizaine de pièces de théâtre. Parmi elles figurent *Qui ne travaille pas ne mange pas*, œuvre consacrée au théâtre dans les camps staliniens, créée en 2004, et *Même pas morte*, spectacle multimédia qui met en scène l'histoire d'une enfant originaire « *d'un pays en conflit* » adoptée par une famille « *dans un pays occidental* ». Elle anime également des ateliers-spectacles avec des détenus, avec des primo-arrivants ainsi qu'en milieu scolaire et universitaire.

à ma réflexion des gens qui vont forcément ouvrir un autre angle de vue, m'apporter de nouveaux éléments dans mon travail. Je suis très à l'écoute de ce qui se dit et s'écrit, ça alimente beaucoup ma réflexion et ma façon d'interroger les sportives que je rencontre. »

En attendant le quatrième volet de cette aventure théâtrale qui sera consacré aux sportives d'ex-Allemagne de l'Est, dopées à leur insu, « *dépossédées de leur corps et de leur féminité* », la troisième partie de *Corps de femme* portera

sur une haltérophile turque que la metteuse en scène vient de rencontrer à Istanbul. Judith Depaule en est revenue elle-même très surprise. « *Cette femme est toute petite, elle a un corps très changeant. Ça fait tomber encore plus de stéréotypes, y compris les miens, reconnaît-elle. Dans l'inconscient collectif, celle qui soulève des poids est forcément une hommasse. Ce n'est pas du tout le cas ici et c'est très troublant. Avec elle on perçoit de façon évidente que tous les corps sont possibles.* » ■



PREVOST / PRESSE SPORTS

ANNE-CAROLINE CHAUSSON, 33 ANS Médaille d'or en BMX aux JO de Pékin

« *Je me suis toujours entraînée avec des garçons, note Anne-Caroline Chausson – dix-neuf titres mondiaux en BMX et en VTT descente, première championne olympique de BMX à Pékin, en 2008. Je ne pense pas qu'il y ait des sports d'hommes et des sports de femmes : on les pratique simplement à des rythmes et à des niveaux différents. Mais les gens ne comprennent pas pourquoi une fille choisit un sport à risques, où on peut se blesser.* »



STUDIO MILAGRO / DPPI

LIVIA LANCELOT, 22 ANS Championne du monde de motocross en 2008

« *Les garçons savent par quoi je suis passée pour conquérir mon titre mondial, ils m'ont toujours montré du respect, témoigne Livia Lancelot. Mais il y a toujours un blanc quand je dis que je suis sportive de haut niveau en motocross féminin. Les gens me demandent pourquoi j'ai fait de la moto et pas de la danse. Ils s'étonnent de n'en avoir jamais entendu parler. Pourtant ça intéresserait le public de savoir qu'il y a de bons sportifs français dans des disciplines peu connues.* »

Corps de femme et sports d'hommes par Judith Depaule

J'ai assisté ce soir au deuxième volet du projet "Corps de Femme", création en quatre parties de la compagnie Mabel Octobre, mis en scène par Judith Depaule.



Après *Corps de Femme 1 - le marteau*, c'était donc *Corps de Femme 2 - le ballon ovale* qui était joué au Nouveau Théâtre de Montreuil.

Avec ces pièces, Judith Depaule met le corps au centre de ses réflexions: le corps de femmes qui jouent au rugby, après avoir créé la première pièce autour du corps d'une lanceuse de marteau. Dans *Le Ballon ovale*, une actrice dit les mots de joueuses dont les portraits défilent en arrière-plan sur grand écran. Chacun de ces portraits fournit le prénom et l'âge de la joueuse, sa profession et le nombre d'années durant lesquelles elle a pratiqué le rugby. L'actrice reprend les paroles des joueuses sur le rugby, le jeu, la féminité, la maternité, la famille, l'engagement physique, la violence, le moment où, adolescentes, certaines ont dû arrêter de jouer avec les garçons, ce qui signifiait arrêter de jouer tout court... Puis viennent des images de ces femmes dans le jeu, plaquant, percutant, se jetant au sol, poussant, évitant l'adversaire, frappant le ballon au pied, le passant à la main...

Le montage de Judith Depaule alterne les images fixes, les corps en mouvement et les mots... La répétition des mêmes mots, des mêmes formules, "on pense rugby", "on mange rugby", "on dort rugby..." entraîne le spectateur au cœur d'une passion revendiquée comme telle par les joueuses. La répétition des images bouscule les stéréotypes liés à la mise en scène du corps des femmes: les visages fermés, les cheveux collés par la sueur, les projections et les contacts interrogent les spectateurs non initiés. "Je suis une femme, mais j'suis pas une chochette" prévient une joueuse.

Tout au long du spectacle, je me suis interrogé sur les manières de produire de la connaissance.

Judith Depaule définit sa production comme un "spectacle documentaire" qui repose sur une investigation. Pour en arriver à cette synthèse, elle a réalisé un travail dans la durée auprès des femmes dont elle s'est approprié le discours, les images, les ambiances pour en restituer un condensé. Cette façon de faire m'a rappelé le travail de Corinne Miret et Stéphane Olry qui avaient enregistré 42 entretiens d'une heure pour écrire *mercredi 12 mai 1976*, selon un dispositif très strict. Dans les deux cas (*mercredi 12 mai 1976* et *Corps de femme*), le sport sert de support au récit.



Or, le travail préalable à la mise en récit n'est pas très éloigné de celui qui est nécessaire au recueil ethnographique. Pour *mercredi 12 mai 1976*, Corinne Miret et Stéphane Olry avaient demandé à chaque personne de venir pour l'enregistrement avec un objet vert avec lequel elle devait poser en fin d'entretien. Cette manière de mettre en scène un objet porteur de sens pour ces personnes renvoie à ce que dit l'anthropologue Jean Bazin dans *Des clous dans la Joconde*, notamment dans le chapitre "n'importe quoi", où il montre que le travail de l'ethnologue consiste à ramasser n'importe quoi, du moment que cela a servi (...)

Philippe Liotard

SPECTACLE - Corps de femme 2, le ballon ovale

Dans la quadrilogie de spectacles qu'elle crée et dont elle a déjà proposé deux volets, la metteuse en scène Judith Depaule interroge la position et les conditions de la pratique sportive féminine dans quatre pays de l'Union Européenne (Pologne, France, Turquie et Allemagne).

Le premier volet donne la parole à une lanceuse de poids polonaise et le deuxième (voir plus bas les informations sur les représentations) met en lumière celle d'une équipe (recréée) de vraies joueuses françaises de rugby.

Rappelons qu'à propos du rugby féminin à XV, le colonel Crespin, directeur national de l'éducation physique et des sports, a dit en 1969: «Le rugby pour les joueurs filles et femmes est contre-indiqué pour des raisons physiologiques évidentes. Cette pratique présente des dangers sur le plan physique et sur le plan moral... Aussi, je vous demande instamment de ne pas aider les équipes de rugby féminin... »

L'intégration des féminines à la fédération nationale ne se fera qu'en 1989.

L'équipe créée pour le spectacle est constituée de joueuses professionnelles, dont certaines font partie de l'équipe de France.

Judith Depaule propose donc 15 portraits de sportives et autant de façons de vivre le sport à travers les mots et le corps d'une seule comédienne.

Des images de jeu et des interviews sont également projetés sur écran et viennent ponctuer le texte.

La comédienne en scène porte la tenue reconnue officielle de rugbywomen et évolue sur un plateau de théâtre transformé pour l'occasion en terrain de rugby, habillé de gazon synthétique.

Tour à tour elle s'échauffe, passe, repasse le ballon et parle.

La comédienne interprète et transmet la parole de ces joueuses qui racontent le sport des femmes. Celui qu'on cache, qu'on minimise, qu'on ignore, sur lequel on s'interroge, qui sème le doute, qu'on aime et qu'on craint.

Pour ne plus avoir à restreindre la pratique d'un sport à un seul sexe, il faut d'abord parler du sport sexué et c'est ce que fait Judith Depaule...

Et ça fait du bien ! C'est une initiative artistique et politique à souligner et dont il faut parler, beaucoup. En effet, entendre des femmes raconter, avec une grande liberté, la manière dont elles vivent ce sport qualifié de «viril» est rare. Je ne l'avais personnellement jamais observé. Tout cela habillé d'une esthétique épurée et d'un traitement intelligent de l'image. A voir donc !

Lauréline

n°3183 / MIX / «Hors du terrain, on est femme, simplement.»**Une comédienne, un écran... Sur scène, Judith Depaule monte une équipe de rugby féminine**

Mais qu'est-ce qui pousse des femmes à pratiquer un sport encore considéré, par les fundamentalistes du rugby, comme un jeu viril? Et comment identifier l'impact sur leur corps et leur féminité? Nous avons donné la parole à trois femmes qui ont tout sacrifié au ballon ovale, sans poser nues sur un calendrier.

Stéphanie Loyer, pilier de l'équipe de France.

Surnom : Dexter.

«Sur un terrain, j'ai l'esprit guerrier, je reste néanmoins une nana...Les gens sont bourrés de préjugés. Ils s'attendent à ce qu'on se tire les cheveux. Mais quand ils voient un match, pas du petit jeu d'arrière-cour, ils sont étonnés de ce qu'on peut faire...J'ai un yorkshire. On se fout de moi car on me voyait plutôt avec un labrador...Je n'ai pas envie de rentrer dans le cadre.»

Jasmine Khadri, troisième ligne. Surnom : la plaqueuse folle.

«J'ai du muscle, des gros mollets, quelques bleus, une cicatrice. Le rugby est en train de faire de moi une vraie femme car cela passe au-delà de l'apparence... Notre masculinité, on la vit sur le terrain. En dehors, on est femme, tout simplement. Mais dans la tête, je suis la même. Je vis comme je joue au rugby : ça passe ou ça casse.»

Émilie Chomel, troisième ligne aile. Surnom : Barbie.

«J'ai un physique de rêve et j'adore le rose. Je suis limite prout-prout, même sur le terrain, mais j'ai su montrer que j'y ai ma place au même titre que les garçons. Par contre, je n'aime pas y adopter des attitudes masculines. Je suis une femme et je le reste...Je rêve d'avoir un œil au beurre noir. Je trouve ça hyper sexy !»

Propos recueillis par T.V. «Corps de femme 2 - le ballon ovale», du 17 au 23 jan., dim. 19h, mar. et jeu. 14h30 et 19h30, lun. et ven. 20h30 et sam. 21h, Nouveau Théâtre de Montreuil, 10, place Jean-Jaures, 93 Montreuil, 01-48-70-48-90. (9-19€).

**CORPS DE FEMME 2 - LE BALLON OVALE**

De Judith Depaule, mise en scène de l'auteure.

Durée : 1h. A partir du 17 jan., 20h30 (lun.), 19h30 (mar.), Nouveau Théâtre de Montreuil, salle Maria Casarès, 63, rue Victor-Hugo, 93 Montreuil, 01-48-70-48-90. (9-19€).

T Les dieux du stade font l'objet d'une telle dévotion qu'on en oublie les 14 027 licenciées de la Fédération française de rugby. Poursuivant son portrait de sportives européennes, Judith Depaule s'attache cette fois à deux clubs pour comprendre ce qui pousse des femmes à pratiquer un sport prétendument viril et le regard que l'on porte sur elles. La vidéo restitue les entraînements, les matches, la vie de ces joueuses, le ballet de leurs corps, de leurs gestes, qu'une comédienne réinterprète sur scène, avec la complicité du public. Une performance hors normes.

Thierry Voisin

Propos recueillis / La femme et le sport Judith Depaule : l'exploration de la féminité chez la sportive.



Après le portrait de la première championne olympique du lancer du marteau, Judith Depaule poursuit son exploration de la féminité à travers des rugbywomen. Spectacle avec comédienne, installation vidéo et musique.

« Je travaille un type d'écriture nouvelle et multimédia qui s'appuie sur l'investigation pour la création de spectacles documentaires. La représentation procède d'une écriture en soi – le texte, la vidéo, le multimédia et la rencontre de témoins. Le projet européen Corps de femme couvre quatre volets – la Pologne avec le lancer du marteau, la France avec le rugby, la Turquie avec les haltères, l'Allemagne avec l'athlétisme en ex-RDA. La question du genre se pose à travers des femmes qui pratiquent des sports dits virils. Le sport opère à la façon d'une loupe grossissante sur

les relations des hommes et des femmes et sur la sexuaction des pratiques corporelles. Les femmes attirent la méfiance dès que leurs performances sont élevées. Elles ne se suffisent pas à elles-mêmes : elles doivent prouver qui elles sont.

Jouer avec toutes ces images de sportives libres qui affirment leur être au féminin.

Le premier spectacle est conçu d'après le portrait solitaire de la Polonaise Kamila Skolimowska, première championne olympique du lancer du marteau en 2000, malheureusement disparue en 2009. Je l'ai filmée et suivie en entraînement en 2008. Le deuxième volet est conçu d'après des portraits de joueuses de rugby franciliennes. Le rugby, disent-elles, leur a appris la féminité, une notion mouvante qui change au gré de la tendance, des époques, des civilisations et des pays. De nouveau, j'ai interviewé, filmé et suivi les joueuses dans leurs matchs et leur vie, semaine et week-end : le rugby est leur seconde famille. Sur le plateau, une comédienne joue avec les images des quinze joueuses - isolées ou en groupe - dans la pratique de leur sport d'équipe et avec des sons mixés en musique. Grâce aux nombreuses caméras et à la technologie avancée, le sport est la chose la mieux filmée au monde. Il est tentant de jouer avec toutes ces images de sportives libres qui affirment leur être au féminin. Jusqu'où accepte-t-on d'aller pour se dépasser ? Ce corps de femme leur convient-il ? La comédienne Johanna Korthals Altes assume sur la scène tous les rôles en question. »

Corps de femme 2 - le ballon ovale ; conception et mise en scène Judith Depaule. Du 17 au 23 janvier 2011. Lundi et vendredi 20h30, mardi et jeudi 19h30, samedi 21h, dimanche 19h. Intégrale Corps de femme 1 – le marteau et Corps de femme 2 – le ballon ovale – samedi 22 janvier 19h et dimanche 23 janvier 17h ; relâche le mercredi 19 janvier. Nouveau Théâtre de Montreuil – CDN- Salle Maria Casarès 63, rue Victor Hugo 93100 – Montreuil. Réservations : 01 48 70 48 90

Véronique Hotte

CORPS DE FEMME 2 - LE BALLON OVALE **Espace Confluences (Paris) septembre 2010**

Corps de femme 2 **le ballon ovale**

*d'après des portraits de joueuses de rugby
un spectacle de Judith Depaule*



Spectacle conçu et mis en scène par Judith Depaule et interprété par Johanna Korthals Altes.

Corps de femme 2 - le ballon ovale est le second volet d'une série de quatre pièces, écrites et mises en scène par Judith Depaule, qui traite de la féminité à travers des portraits de femmes pratiquant une activité sportive considérée comme éminemment masculine.

Dans certains sports (lancer, lutte, haltérophilie...), des femmes ont même été amenées à devoir prouver leur «féminité», alors qu'aucun test de masculinité n'a jamais été envisagé. Le premier volet, «Corps de femme 1 - le marteau» s'intéressait au cas de Kamila Skolimowska, lanceuse de marteau polonaise, première championne olympique dans cette discipline.

Le rugby est un sport collectif, quinze témoignages serviront donc de matériau au texte de la pièce. Il est d'abord utile de s'intéresser à ce spectacle comme objet théâtral. Une scène, quelques écrans, une actrice. Lorsque le public arrive dans le lieu, il se retrouve face à un carré de pelouse synthétique, quinze silhouettes en carton de femmes dans des positions qui évoquent le rugby. Sur les écrans défilent des mots qu'on associe généralement à la féminité.

Seule en scène, Johanna Korthals Altes, habillée en tenue de rugby, parlera avec les mots de quinze joueuses. Quinze joueuses d'âge varié, aux parcours divers, aux physiques différents, qui ne jouent pas au même poste sur le terrain. Les quinze joueuses qui composent cette équipe recomposée sont licenciées dans deux clubs de la banlieue parisienne, un club de troisième division et un club classé dans le top 10. Ces femmes parlent de leur rapport à ce sport, de leur corps, des liens qu'elles entretiennent entre elles et avec les autres, et de la place que le rugby occupe dans leur vie. Il s'agit donc d'un théâtre-reportage, les visages des femmes qui témoignent apparaissent en gros plan sur l'écran derrière l'actrice qui s'approprie leurs mots. En même temps, sur les écrans latéraux, des films les présente en situation de match.

Johanna Korthals Altes, jeune femme rousse élancée répondant aux standards généralement admis de la beauté féminine, incarne donc les voix de ces femmes qui, à l'écran, apparaissent pour nombre d'entre elles comme larges, puissantes, ayant développé par le sport une musculature impressionnante.

Cette installation, la mise en scène et le jeu de Johanna Korthals Altes participent donc d'un témoignage sociologique vivant. Les spectateurs suivent avec intérêt ces différentes prises de parole. On entend même parfois certains membres du public, des femmes qui pratiquent aussi le rugby, acquiescer à tel ou tel propos.

Ces quinze témoins viennent d'horizons différents, ont pris des orientations professionnelles différentes, vivent des histoires familiales différentes, des histoires d'amour différentes, des sexualités différentes.

Pourtant il y a des points communs entre toutes ces joueuses. Il y a d'abord le grégairisme, le besoin de trouver sa place dans le groupe, de se voir comme un membre de l'équipe, voire de cette famille rugby féminin. Ceci peut sembler logique puisqu'il s'agit d'un sport collectif, cependant toutes témoignent que ce sport est le liant de leurs histoires d'amour, d'amitié ou familiales. Pour nombre des participantes, venues du

sud-ouest, on pratique le rugby au sein de leur famille depuis toujours. Il s'agit d'une tradition familiale, on joue au rugby par respect filial, comme dans certaines familles on vote à droite ou à gauche, sans se poser de questions.

Il y a le rugby vécu comme une addiction volontaire et agréable. «On mange rugby, on dort rugby, on fait l'amour rugby» dit ainsi une des joueuses interrogées. Le rugby, par la pratique sportive régulière et par les chocs subis à l'entraînement et lors de matchs, fait que le corps secrète des endorphines, ceci peut expliquer que toutes ont l'air «accro» à ce sport. Il y a enfin, dans quelques-uns des témoignages, un certain sectarisme, le monde est séparé entre celles qui pratiquent le rugby et les autres.

Ces témoignages peuvent provoquer jusqu'à un malaise. Cette féminité dans le rugby s'exprime donc par le corps, mais le corps comme outil entièrement dédié à la pratique du sport. Leur corps sert à s'intégrer dans le groupe. Aucun des témoignages ne donne l'impression que ces joueuses s'interrogent sur l'effet que leur corps peut provoquer chez autrui, que ce soit de la surprise ou de l'attirance, même si le fait de s'habiller en rose pour une des jeunes filles interrogées participe de sa féminité. Une féminité de façade.

Ce spectacle à travers l'étude d'un groupe social déterminé réussit à pointer que la féminité existe de manière intrinsèque. Le public a, à l'issue de ce spectacle, longuement applaudi. Essai transformé.

Laurent Coudol

CULTURE

J'ai fort mâle à mon rugby

Quinze portraits de joueuses de rugby. Une équipe improbable, des jeunes femmes incroyables qui parlent au féminin de ce sport célébré très... masculin.

La metteur en scène Judith Depaule a sillonné l'Europe pour questionner le féminisme à travers la pratique sportive. Elle s'est intéressée, en Pologne, à Kamilia Skolimowska, première championne olympique du lancer de marteau féminin ; en Turquie, elle espère observer le travail d'une haltérophile ; en Allemagne, elle envisage de se consacrer à une sportive de l'ex-RDA. Elle a présenté à Confluences (1) le volet français de ce travail qui interroge le féminisme à l'aune de pratiques sportives majoritairement masculines, pour ne pas dire viriles. Comme le ferait n'importe quel sélectionneur, elle a imaginé une équipe virtuelle qui regrouperait quinze vraies joueuses issues de deux clubs : Bobigny, en Seine-Saint-Denis, classé parmi le top 10, et Soisy, dans le Val-d'Oise, qui évolue en 3e division. Elle a suivi les filles à l'entraînement, sur le terrain comme en salle.

Sur le plateau transformé en terrain de jeu, Johanna Korthals Altes joue, dans tous les sens du terme, chaque membre de l'équipe tandis qu'elles apparaissent sur un écran vidéo coincé entre deux poteaux de rugby. L'actrice fait corps et voix avec les filles qui défilent sur l'écran et que l'on voit ensuite durant des matchs. Elles racontent comment elles sont venues au rugby, comment elles sont devenues accros à ce sport, comment elles vivent rugby et, au fil de leurs témoignages, non seulement les préjugés se défont un à un, mais on laisse au vestiaire les critères imposés de la féminité sur papier glacé, les diktats de la mode. Mais le spectacle ne se contente pas de dresser un constat accablant sur le mépris affiché à l'égard du sport féminin en général. Derrière les mots, les regards, les corps, une pudeur jamais feinte, derrière le plaisir de plaquer, de l'esquive, de se saisir du ballon, on saisit combien leur choix rugbyistique, inconscient, est un combat permanent contre les préjugés, le machisme, la misogynie. Allez les filles !

Marie-José Sirach

(1) C'était jusqu'à hier. Le spectacle sera repris du 17 au 23 janvier au Nouveau Théâtre de Montreuil. Le 5 mars à la MLC de Soisy-sous-Montmorency.

Corps de femmes 2 - le ballon ovale

Mercredi j'étais à «Confluences» dans le 20^e arrondissement, pour assister au spectacle Corps de Femmes 2 - Le Ballon Ovale, de Judith Depaule. La metteuse en scène a arpenté les bords de terrains pendant 6 mois pour filmer 15 joueuses des clubs de Bobigny et Soisy; les films défilent sur des écrans pendant que la comédienne donne vie aux sportives en reproduisant paroles et postures. Ce sont ainsi Meryl, Aïda, Fanny, et les autres qui parlent de leur pratique.

La représentation était suivie d'un débat très convivial avec la metteuse en scène et Hélène Joncheray, (sociologue). Stéphanie Loyer, qui figure dans les films, et l'entraîneur Marc-Henri Kluger étaient également présents : en plus d'être ravie de voir de près une des joueuses du XV de France, j'ai énormément apprécié leurs interventions toujours hyper pertinentes.

Ce spectacle ne traite pas simplement de filles en short et crampons, et l'on n'a pas parlé que de rugby. Il y a eu beaucoup à dire - ce qui donne beaucoup à réfléchir. Compte-rendu forcément incomplet.

Les joueuses viennent de milieux très différents et ont des âges très variés, mais j'ai distingué deux catégories: celles qui baignent depuis toutes petites dans la culture rugby, et puis celles qui, ados ou déjà adultes, se sont trouvées par hasard sur le bord d'un terrain, et n'ont plus arrêté. Pour toutes, c'est une évidence: on se consacre au rugby de tout son être... au reste de leur vie de se construire autour. Un mode de vie qu'on accepte de la part d'un homme, moins pour une femme.

Le club de Bobigny joue en Elite et comporte des internationales, il est donc frappant de voir que beaucoup de ses joueuses ont commencé très tard. Une contrainte à prendre en compte par les entraîneurs! Marc-Henri Kluger et Stéphanie Loyer nous ont expliqué les spécificités qu'il y a à entraîner les filles. Spécificités qui seraient en partie dûes à ces débuts tardifs: ce besoin constant d'explications, on ne le retrouve pas chez les filles qui ont commencé très jeunes...

On a également abordé la mixité et le regard des

autres. Judith Depaule a souligné que si dans l'équipe exclusivement féminine le genre était aboli, il revient avec force dans un cadre mixte. En effet, les joueuses qui débutent tôt jouent avec les garçons. La petite Domitille filmée au début du spectacle trouve «normal» de jouer avec les garçons mais reconnaît que parfois ils «se moquent». D'autres joueuses se rappellent des réactions variées des garçons de «je la touche pas c'est une fille» à «elle n'a rien à faire là' en passant - heureusement - par l'indifférence.

Certains dans l'assemblée se sont étonnés du fait que les filles ne parlent que de «combat», d'«affrontement», sans évoquer la tactique ou la technique. Les joueuses universitaires (quel est votre club? on doit bien se marrer) au fond de la salle ont très justement souligné que l'on sait très bien que les femmes peuvent courir avec un ballon, moins qu'elles peuvent aller au contact, c'est pourquoi elles mettent l'accent dessus. Et au début du spectacle, on a entendu: «On est des femmes, mais on est pas des «chochottes».

Toute un pan de l'oeuvre est d'ailleurs consacrée à cette question: est-ce violent? Pour certaines, oui, pour d'autres c'est exagéré. Mais pour toutes, l'extrême engagement ne se conçoit qu'avec le respect de l'adversaire et des règles, et n'a qu'un but, bien jouer. On a ensuite assez longuement débattu de cette «violence» du rugby. Etait-ce le bon terme, de quelle manière l'aborder, n'était-ce pas péjoratif? Je trouve que le dernier mot a été prononcé pendant le spectacle même: «On se rend pas compte de la violence d'autres sports comme la danse ou la gym».

J'ai enfin eu le sentiment que les joueuses étaient tout à fait fières de leur corps, même «couverts de bleus et d'égratignures». Dans la litanie d'adjectifs qui clôt le spectacle, on entend «décomplexant». Fière de ce qu'on accomplit, on devient fière de soi et de son corps, on trouve sa place. Pour elles, elle est sur un terrain de rugby.

«Corps de femmes» sera une quadrilogie. Après ce deuxième volet consacré au rugby, Judith Depaule s'intéressera à l'haltérophilie en Turquie. Un n°3 dont je vous invite à suivre la sortie de très près!

Corps de femme II : le ballon ovale

Après *Corps de Femme 1 - le Marteau* en mai dernier, la compagnie Mabel Octobre revient à Confluences pour y présenter la deuxième étape de sa quadrilogie sur la thématique du rapport entre sport et féminité. Au travers de l'un des disciplines les plus populaires en France, le spectateur est une nouvelle fois invité à réfléchir aux liens unissant deux notions souvent présentées comme incompatibles.

Le spectacle débute par un extrait vidéo : une toute jeune fille y évoque son amour du rugby. L'entraînement étant mixte jusqu'à l'âge de 15 ans, elle confesse en détournant le regard, devoir parfois « se boucher les oreilles » lorsque ses camarades de jeu se montrent blessants. Ces quelques minutes capturent l'essence du propos développé par la création. La suite invite à faire la connaissance de joueuses enflammées : Eugénie, Claire, Meryl, Amandine, Aïda etc. que l'on découvre sur une vidéo muette, en parallèle du jeu de l'actrice Johanna Korthals Altes qui s'approprie leurs propos. Qu'elles soient infirmière en pédiatrie, peintre en bâtiment ou étudiante en école de commerce, ces 15 femmes assument la contradiction et revendiquent leur passion pour un sport communément considéré comme typiquement masculin.

« On est femme dans le rugby mais même si on est des femmes, on est pas des chochottes. »

Le dispositif scénique est le même que celui découvert au travers du Marteau, première étape de la création : les images muettes d'interviews filmées des joueuses sont diffusées à la fois sur les 2 x 4 petits écrans LCD ainsi que sur l'écran géant central.

Malgré la similarité du dispositif avec le premier épisode, ce Ballon Ovale apparaît plus comme une recherche sur la forme que sur le fond. La profonde ambiguïté du rapport à la féminité, fil rouge du Marteau, semble mise en sourdine au profit d'une recherche plus poussée dans la mise en scène et dans le rapport de l'acteur au support vidéo. Judith Depaule poursuit son processus créatif, parvenant à un résultat toujours plus efficace.

De son côté, adoptant les postures de la sportive en phase d'entraînement ou de jeu, seule sur son terrain en gazon synthétique, Johanna Korthals Altes se glisse avec aisance dans la peau des femmes rencontrées durant la création du spectacle.

Le résultat est une création percutante, souvent drôle, manifeste pour la passion assumée en dépit du qu'en dira-t-on.

Agathe Parmentier

RUGBY FÉMININ

Des Louves en images

Pour monter son nouveau spectacle Corps de femme 2, le ballon ovale*, Judith Depaule a interviewé, filmé et suivi des joueuses de rugby durant leurs entraînements, leurs matches, et dans leur vie quotidienne. Parmi elles, huit joueuses de l'ACB 93** et sept de Soisy-Andilly-Margency 95. L'idée de Judith Depaule, c'est "de recréer une équipe de rugby à XV fabriquée de toutes pièces, à partir de joueuses issues de deux clubs : un de 3e division et un club classé dans le top 10, dont certaines joueuses évoluent en équipe de France. Ce choix se veut ainsi représentatif de l'état du rugby féminin aujourd'hui et tentera de couvrir le spectre le plus large possible sans limitation d'âge ou de niveau." Ces 15 portraits seront à la fois présents en images et restitués en paroles par une interprète unique, Johanna Korthals Altes. Ils alterneront avec des considérations sur l'histoire du rugby féminin et ses caractéristiques, recueillies auprès d'entraîneurs et de sociologues. L'ensemble du spectacle sera ponctué par une gestuelle empruntée au rugby. S.C.



*Du 14 au 19 septembre à Confluences.

190, boulevard de Charonne – 75020 Paris. Du 14 au 18 à 20h30, le 19 à 15 h. Les 14 et 18, les représentations seront suivies de concert, les 15 et 17 de débats.

**Aïda Ba, Émilie Chomel, Claire Escalet, Fanny Griselin, Élise Jacques-Monnaud, Stéphanie Loyer, Amandine Rivassou, Joanna Sainlo.

RUGBY

LE BALLON OVALE SUR LA SCÈNE DE CONFLUENCES



Photo: Yaneth Pinilla B. / Sportiva

Johanna Korthals Altes dans les coulisses de Confluences quelques instants avant le début de la générale.

La bande son reproduit les déchirements des crampons, les cris des actions et les chocs des corps. La scène, de vert vêtue, est surplombée d'un grand écran où défilent les portraits d'une équipe recomposée. Et Johanna Korthals Altes, seule, en tenue de match, (re) donne vie à 15 histoires, personnelles, forcément personnelles, de jeunes femmes et de jeunes filles, pratiquant le rugby depuis peu ou depuis 10 ans (1).

La metteure en scène Judith Depaule poursuit avec ce 'Corps de femme 2 – le ballon ovale' une longue quête sur les tribulations de la féminité dans le monde du sport. Son premier opus était consacré

à une lanceuse de marteau polonaise, Kamila Skolimvska. Le rugby s'intercale, aujourd'hui, pour aller au fond des motivations et des difficultés que rencontrent une sportive quand elle veut s'exprimer dans un milieu d'hommes, ici le rugby, et quand elle doit se coltiner, avec son propre corps dans une mise à contribution souvent extrême.

Avant que l'œil de Judith Depaule ne dissèque prochainement les rapports de l'haltérophilie et de la femme en Turquie, pour le 3ème volet, et avant que la problématique des anciennes sportives de l'ex-RDA soit traitée, pour clore la série, elle et son équipe de création ont suivi, de Bobigny à Soisy-sous-Montmorency, les entraînements et les matches d'une équipe d'Elite du rugby français et d'un club de 3ème division.

De cette promenade introspective, une équipe improbable a été inventée, où se mêlent les joueuses (2) de l'un et l'autre club. Ce spectacle consacré au rugby donne l'occasion d'une réelle performance d'actrice avec une interprète qui se fond, tout à tour, dans les 15 postes de l'équipe, pendant que le visage de la vraie inspiratrice du texte domine la scène. Puis, dans une deuxième partie, c'est le rapport de chacune de ces sportives qui transitent par la voix de Johanna Korthals Altes pour exprimer leur rapport à la douleur, à l'effort, à la performance sportive, au regard de l'autre. A suivre de près si l'on est sur Paris.

Jacques Cortie

Les autres corps des femmes

Le sport comme miroir de la société et de ses préjugés: c'est la trame d'une quadrilogie conçue par la metteuse en scène Judith Depaule. Après le marteau, voici le rugby dans «Corps de femme 2, le ballon ovale». Un sport réputé viril, où le féminin se métamorphose.

Une pelouse de 4x6 m, un en-but encadrant un large écran vidéo, quatre petits écrans LCD, et une comédienne qui prend la pose et la voix des joueuses. Le dispositif de Judith Depaule est sobre mais efficace pour mettre en relief les visages et les corps de 15 rugbywomen. Et rompre avec les stéréotypes qui entourent la notion de féminité.

Qu'elles appartiennent au club de Bobigny, réservoir de l'équipe de France, ou à celui de Soisy, en troisième division, elles ont toutes un point commun: « On mange rugby, on boit rugby, on parle rugby, on dort rugby, on est rugby à fond ! ». A travers la comédienne Johanna Korthals Altes, elles racontent leurs histoires, qui souvent se ressemblent : un père ou un frère adepte de ce sport, des expériences dans le judo, la lutte, ou le handball, une enfance dans le Sud-Ouest. Mais les femmes, elles, sont toutes différentes.

Contrairement aux idées reçues, leurs corps ne sont pas des masses musculeuses dénuées de charme. Grands, élancés, trapus, noueux, le rugby accueille tous les gabarits. Il efface hontes et complexes. Dans les vestiaires, les filles se dépouillent de leurs appareils pour ne former qu'un corps, celui de l'équipe, et pour laisser vivre une part plus violente d'elles mêmes. « Mais on peut être viril sur le terrain et féminine en dehors », précise Judith Depaule, qui les a filmées pendant plus de six mois. Quand certaines adoptent le jogging comme tenue de ville, d'autres préfèrent bijoux et maquillage.

La metteuse en scène parvient à rendre tangible cette féminité mouvante, en perpétuel changement. D'abord, grâce au talent de sa comédienne. Johanna Korthals Altes recrée devant les spectateurs la parole et la gestuelle de ces filles qu'on ne voit que sur écran. Arpentant le carré de pelouse, elle s'immobilise dans 15 poses différentes qui correspondent à autant de joueuses. Elle leur prête son corps, son visage s'efface, et le spectateur ne voit que la personnalité des sportives. Et pour accompagner la métamorphose de l'actrice, des bruits de mêlée et de crampons se transforment en musique. Le rugby devient danse, la violence beauté.

Dans cette multiplicité de corps de femmes, la notion de féminité devient superflue, comme la catégorisation des genres. Judith Depaule est parvenue à extraire ces joueuses d'un genre qui les dessert, dans le milieu viril du rugby. Et à nous interroger sur nos certitudes.

Coline Garré

Corps de femme 2, le ballon ovale
Représentations du 14 au 18 septembre 2010
Confluences, 190 boulevard de Charonne, 75020 Paris.